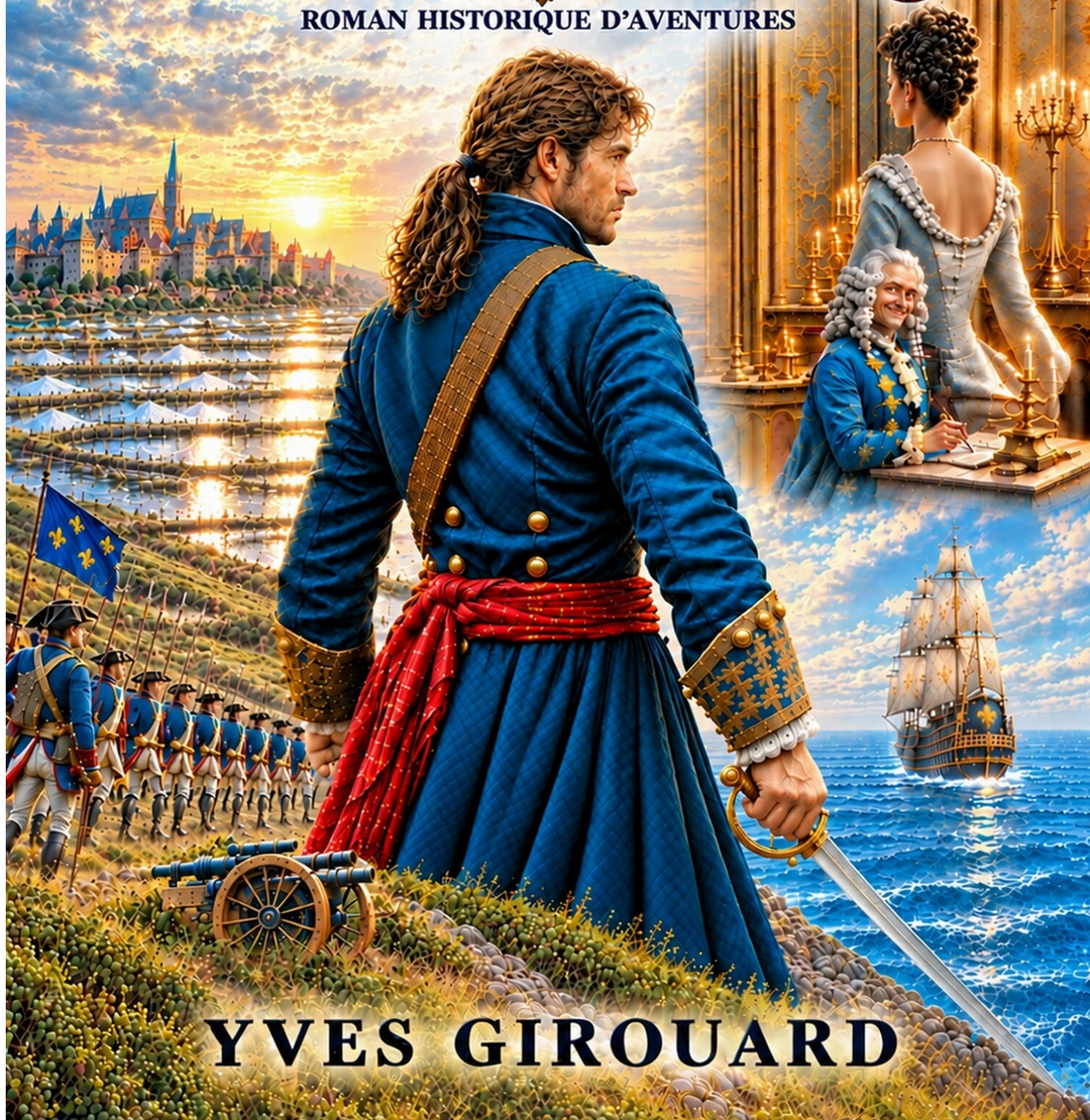


Rivalan de Sel et de Sang

ROMAN HISTORIQUE D'AVENTURES



YVES GIROUARD

Yves Girouard

Rivalan – de Sel et de Sang

© Yves Girouard, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-2009-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préambule historique et contextuel

Au 18^{ème} siècle, le monde est dominé par quelques grandes puissances européennes. Celles-ci s'affrontent sur tous les continents, tant sur le plan politique que commercial et militaire. Les dynamiques de pouvoir évoluent en Europe et d'importantes mutations sont en cours dans les colonies et les empires.

En 1740, la France est encore une monarchie. Le roi Louis XV, arrière-petit-fils de Louis XIV, est alors âgé de trente ans. Il vit au palais de Versailles qui accueille la cour et ses fastes... Le pouvoir royal est absolu mais il est toutefois affaibli par un appareil administratif très centralisé et bien souvent corrompu. Louis XV gouverne sans partage ni véritable Premier ministre. Il préfère en effet s'entourer de secrétaires d'État et surtout de ses proches, de conseillers et de courtisans. On peut noter que son début de règne est positivement marqué par une politique de paix et de prudence budgétaire.

En ce milieu du 18^{ème} siècle, la France est profondément inégalitaire sur le plan social. Elle est structurée en trois ordres bien établis et distincts : le clergé, la noblesse et le tiers état. Les deux premiers sont minoritaires dans la population mais ils jouissent de privilèges considérables, bénéficiant en particulier des droits seigneuriaux, d'exemptions fiscales et d'un monopole d'accès à certaines fonctions. Quant au tiers état, fondamentalement contraint dans l'immobilisme social de l'Ancien Régime, il est constitué de la bourgeoisie, des artisans, des paysans et des miséreux urbains.

La noblesse d'épée vit encore sur son prestige militaire. Mais une noblesse de robe commence à lui faire concurrence. Celle-ci s'enrichit progressivement par les offices, sortes de charges publiques vendues par l'Etat et conférées par le roi, et l'achat d'autres charges de nature diverse. La bourgeoisie s'enrichit également dans le commerce, la finance et l'administration. Les paysans sont largement majoritaires mais ils vivent dans une grande précarité. En effet, ils dépendent foncièrement des récoltes et sont soumis à nombre de taxes et d'impôts dont les principaux sont la taille, la dîme, la gabelle et la corvée.

Enfin, si la société est marquée par un ordre moral rigide, soutenu par l'Église et les institutions monarchiques, les idées des Lumières commencent à infuser. Les salons parisiens en sont souvent les creusets. De plus en plus de publications clandestines ou étrangères circulent dans le pays. Des penseurs tels que Voltaire, Montesquieu ou encore Marivaux critiquent les abus du pouvoir, jetant ainsi les bases d'un mouvement intellectuel qui s'amplifiera au fil du

siècle.

Sur le plan international :

En 1740, la mort de Charles VI de Habsbourg, empereur du Saint-Empire romain germanique, plonge l'Europe dans la guerre de Succession d'Autriche. En effet, la légitimité de sa fille Marie-Thérèse à lui succéder est remise en cause. Ainsi, les Habsbourg, l'Autriche, la Prusse, la France, l'Angleterre et l'Espagne entrent dans une nouvelle période de conflits aux conséquences globales.

La France demeure l'un des États les plus puissants du continent européen. Hélas, elle va être entraînée dans une série de guerres fort coûteuses. De son côté, sa rivale traditionnelle, l'Angleterre, consolide son empire colonial, particulièrement en Amérique du Nord et en Inde. La compétition avec la France s'intensifie alors que la Hollande voit son influence décliner.

Plus à l'est, la Russie continue son expansion vers la Baltique et la mer Noire sous Élisabeth 1^{ère} à partir de 1741. Elle s'affirme ainsi comme une puissance majeure de l'Europe orientale tandis que la Pologne est affaiblie par ses divisions internes et reste sous l'influence de ses voisins.

En Afrique, la traite négrière bat son plein... Elle alimente les colonies européennes situées dans les Antilles et en Amérique. Dans ce contexte, des royaumes africains, comme le Dahomey ou le royaume Ashanti, prospèrent par leur participation à ce commerce tragique. Les côtes africaines sont constellées de comptoirs anglais, français, portugais et hollandais.

Dans le Nouveau Monde, les terres et les ressources sont convoitées par les puissances européennes et âprement disputées. L'Espagne domine encore une grande partie de l'Amérique Centrale et du Sud. Pour leur part, Français et Anglais s'étendent en Amérique du Nord où les tensions coloniales sont vives. Prélude aux guerres futures entre empires, notamment la guerre de Sept Ans...

Amorcé depuis la fin du XVII^e siècle, le déclin militaire et territorial de l'Empire ottoman se poursuit inexorablement.

En Asie, l'Empire moghol se trouve être en plein morcellement. Cela facilite l'implantation croissante des compagnies coloniales européennes, notamment la Compagnie anglaise des Indes Orientales. En Chine, la dynastie Qing est à son apogée territoriale sous l'empereur Qianlong. Mais les premières tensions internes apparaissent... Quant au Japon, sous le shogunat Tokugawa, il demeure isolé du reste du monde, et donc fermé aux influences étrangères.

Ainsi, dans les années 1740, le monde est en forte mutation. La France, quant

à elle, apparaît comme un royaume puissant mais vulnérable, dans lequel les tensions sociales, économiques et intellectuelles préfigurent de grands bouleversements à venir.

C'est dans ce contexte historique que prend naissance ce premier opus de la trilogie « Rivalan ».

cartes disponibles sur le site de l'auteur www.yvesgirouard.com

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

25 août 1742 – Guérande, cité fortifiée en Bretagne Française

François Rivalan était pressé. Avec fébrilité, il sauta sur son cheval et sortit de la petite cour. Il franchit au galop l'imposante porte Saint-Michel qui constituait, flanquée de ses deux tours austères de granit clair, la principale des quatre entrées de la ville.

En arrivant près de l'épais pont-levis, sa monture frôla dangereusement les charrettes cahotantes chargées de marchandises qui pénétraient intramuros. Des imprécations fleuries, proférées en breton, fusèrent vers le jeune cavalier. Mais, porté par une urgence dont lui seul savait la source, il ne les entendit pas.

Il suivit la longue muraille cernée de douves en eau, puis longea plusieurs étiers, ces longues veines marines qui drainent les marais pour les livrer au sel. L'eau de mer scintillait sous le soleil d'après-midi.

Afin de rejoindre le Poulgwenn¹, la petite anse blanche, il s'engagea sur le sentier herbeux le long des marais salants et de ses œillets à récolte où s'activaient des paludiers, avant de bifurquer vers la grande plage, son lieu de prédilection. Il aimait chevaucher au galop sur le sable blanc de la baie, magnifique immensité nacrée, tandis que le vent lui fouettait le visage en rafales. Ne faisant plus qu'un avec son cheval et les éléments, un sentiment absolu de liberté l'étreignait jusqu'au plus profond de lui-même. La mer, le ciel, la course effrénée et le souffle du large l'emportaient dans un tourbillon singulier.

Enfin, au détour d'un bosquet d'ajoncs, François aperçut le port du Poulgwenn encombré de mâts dressés comme des cierges sur l'eau. Là, mouillaient quelques navires aux gréements rustiques, entourés de gabares et de chaloupes. Ce port n'avait rien d'un bassin prestigieux, mais il vivait, bruyant, rugueux, vibrant d'odeurs, de cris et d'hommes. Très sommaire, il servait essentiellement au cabotage et à l'exportation du sel des marais vers l'Europe du Nord. Il était fréquenté par des marins cosmopolites, prédisposés aux empoignades viriles, à l'ivresse et aux plaisirs.

François se fraya un chemin jusqu'à la taverne Kerden, établissement caractéristique des cités portuaires. Il descendit avec agilité de son cheval dont il attacha la longe en corde tressée à un petit anneau de métal de fer rouillé fixé au mur. Puis il poussa la porte en bois et pénétra dans l'antre bruyante des hommes de la mer. L'air y était saturé de vapeurs, mélange de bois, de cuir mouillé, d'alcool, de sueur et d'effluves marines. Une vingtaine de clients était attablée,

parlant, riant, chantant parfois, mais surtout buvant d'énormes baquets de bière et de cidre ou bien s'enivrant de mauvais vins, selon leurs moyens.

Aussitôt qu'il eût franchi le seuil de la taverne, son nom résonna dans la salle. Son regard clair embrassa la pièce. Il s'arrêta sur Jean Thibaudeau, son meilleur ami, fils de paysan, et Maël Lancelot, attablés avec deux inconnus.

— Salut mes amis ! lança François en tapant sur l'épaule de Jean avec entrain.

— Enfin te voilà, tu es en retard ! Assieds-toi mon gars ! dit Jean en lui désignant une place sur le banc à ses côtés comme s'il s'agissait d'un trône. Je te présente deux navigateurs hollandais, le capitaine Frans Van Halen et son second l'officier Wilhelm Jordaens.

Les deux hommes saluèrent de la tête sans ôter leur tricorne. Ils étaient vêtus d'une veste en laine et d'une chemise en coton, de ces habits marins que la mer paraît avoir cristallisés.

— On est content que tu arrives car on ne comprend rien au hollandais et on ne balbutie pas l'anglais. De leur côté, ils ne parlent pas un mot de breton... Mais en tant que voisins de table, ils ont eu la courtoisie de nous offrir une bière ! Ça, on comprend tous ! expliqua Jean avec franchise.

— C'est bien aimable, rétorqua François, manifestement contrarié de l'intrusion de ces deux marins dans leur trio alors même qu'il avait quelque chose d'important à partager avec ses amis.

— Devine d'où s'en reviennent ces messieurs ? D'Amérique ! s'écria Maël, les yeux brillants.

Tout à coup, l'intérêt de François s'aiguïsa. Il observa plus attentivement les deux marins et s'avisa que leurs tricornes étaient déformés, peut-être le fruit d'âpres tempêtes... Il lut sur leurs visages les sillons forgés par de longs voyages en mer et cela l'impressionna. Alors, se redressant, il les salua avec la solennité d'un ambassadeur.

— Capitaine, monsieur, dit-il en français. *Van harte welkom*² ! poursuivit-il en hollandais, à la grande surprise des deux officiers dont les sourcils se soulevèrent.

Il faut admettre que les capacités linguistiques de François Rivalan étaient tout à fait étonnantes.

Le jeune homme était né un soir d'hiver, le 21 décembre 1721. Yves Rivalan, son père, qui avait repris la compagnie de négoce de sel de Guérande de son propre père, était l'un des rares intermédiaires locaux à parler le français, l'anglais et le hollandais. Il était parfaitement conscient de l'atout que cela représentait pour ses affaires. Certes, la langue usuelle de la famille était le

breton. Mais il avait enseigné ces trois langues à ses fils dès leur enfance, et spécifiquement à François dans la perspective de sa propre succession. Il s'agissait de clés de compréhension et de négociation. Et le jeune homme, telle une serrure curieuse, s'était ouvert tout entier.

À 20 ans, François Rivalan était fougueux mais également rêveur, épris de liberté et de grands espaces. L'une de ces âmes dont le monde trop petit pousse à rêver l'infini. Il nourrissait depuis longtemps deux passions : la première pour la Nouvelle-France en Amérique du Nord et la seconde pour le bois. Dès qu'il avait un instant de libre, il prenait un morceau de chêne, de châtaigner ou de frêne et, de ses doigts, avec la patience et l'instinct du sculpteur, faisait naître de multiples objets et des créatures parfois singulières. Son modèle fétiche demeurait néanmoins la mouette qu'il appelait sa princesse du vent.

Grâce à l'arrivée de François, Jean et Maël furent soulagés de pouvoir enfin échanger avec les deux navigateurs et s'enrichir de leurs expériences. Dans ces villes côtières, les récits des marins étaient prisés, comme on est intrigué et captivé par des contes et légendes. Ils écoutaient en silence, le plus souvent avec les yeux écarquillés.

Alors les visages s'éclairèrent, les verres s'entrechoquèrent, et les langues, jusque-là nouées, se délièrent.

Sur la demande de François, les deux officiers contèrent avec bonheur, bien haut et bien fort, la saga truffée d'anecdotes de leurs voyages lointains vers des terres aux noms impossibles. Ils insistèrent particulièrement sur la beauté du Grand Nord qui les transportait d'émotion lors des livraisons de sel à destination de la Baltique. Ils décrivirent ces rivages glacés baignés d'étranges lueurs multicolores, sortes de draperies célestes déployées dans le ciel boréal, comme si l'âme du monde s'y transfigurait.

François tentait de suivre le rythme de leur discours en traduisant l'essentiel en breton pour ses amis.

— Eh bien, beaux capitaines, on ne s'ennuie pas avec vous ! s'écria la tenancière de la taverne en apportant de nouvelles chopes de bière et quelques galettes que Jean avait commandées.

François orienta ensuite la conversation sur l'Amérique, et particulièrement sur l'Acadie et le Canada. Il avait bavardé à plusieurs reprises avec des marins ayant traversé l'Atlantique jusqu'à l'Île Royale et qui s'étaient parfois même engagés dans le grand fleuve Saint-Laurent jusqu'à Québec. Les grands espaces, la majesté des paysages, l'étendue et les couleurs des forêts qu'ils décrivaient avaient d'abord suscité sa curiosité, puis rapidement sa fascination. Un rêve